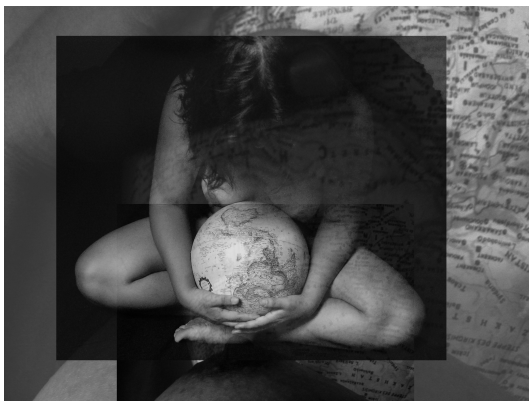


UNE FEMME DEBOUT



Photographie : Andrea Caro

Andrea Caro

UNE FEMME DEBOUT

Andrea Caro

À Marguerite, qui, comme la petite fleur sauvage, a pris racine plusieurs fois pas loin des bords des routes.

A cette Femme qui ne s'est pas suicidée et qui chaque jour se donne sans compter pour faire de ce monde un lieu rêvé, beau, vrai, juste, bien.... Tout sourires ! Merci à Elle.

A Virgo pour sa lecture et son respect des mots.

Marguerite n'avait pas de couleur de peau, mais à son premier voyage, elle a compris qu'elle n'était pas blanche, et à son deuxième, qu'elle n'était pas noire. Pour moi, elle a la peau couleur dorée, mais je crois qu'elle pense qu'elle est rougeâtre...

Elle aura bientôt 35 ans. Elle a construit sa vie en croyant qu'elle mourrait à 40 ans. Donc, elle a déjà planté plus d'un arbre, écrit plus d'un livre, aimé plus d'un amant... Elle a dansé plusieurs fois sur le pont et elle a regardé le chien qui persécute le chat qui suit la souris qui cherche du fromage qui est dans le frigo de la maison d'à côté...

Elle ne sait pas toujours ce qu'est l'amour, mais elle agit comme si elle faisait l'amour dans chaque action et surtout elle aime transpirer et sentir la femme qu'elle est, qu'elle devient...

Elle aurait pu s'appeler ALICE ! Peut-être que je finirais par partir de la vie, comme je suis arrivée...

Marguerite, fille de sa génération, n'écrit pas un carnet intime sinon elle écrit sur son blog :

ça aurait pu être un vendredi 15 avril 2011

Je t'ai glissé deux mots en espérant qu'après la lecture, tu sonnerais à ma porte et que tu me ferais l'amour jusqu'à la satisfaction de la mort éclair où nos solitudes se diluent dans l'autre, je t'attends encore...

Cronopiemos cette nuit

La lune mérite cette nuit une danse de treva-catalana-treva...

Nous marchons, pris par les mains, en frissonnant, comme le reflet dans l'eau.

Je me dois de te le dire : tes paroles que mille orgasmes produisent, elles seules sont l'enchantement et avec la fragilité d'un peu plus de proximité.

Viens, allons ici, ressentons nos âmes s'embrasser et dédoublons-nous dans l'éphémère et éternel gémissement lointain du loup qui nous regarde.

Dis moi, dis moi, Cronopio, sur tes utopies, sur ta couleur violette, sur ta générosité...

Et pendant que je t'écoute, je te ressens comment si tu étais musique.

Battement d'ailes, papillon du ventre caressé, ce reflet perçant que tes yeux laissent échapper dans une micro-seconde, cette sensation de connu. Allons, construisons sans le chercher cet amour proche et lointain qui s'immerge et émerge sur les vagues de nos aventures...

Amour qui se glisse et nous transcende...

... Et j'aurais pu te faire l'amour toute la nuit et la journée si tu avais sonné à ma porte !

Tu te rappelles du vieux bibelot que j'ai acheté à Emmaüs et pour lequel nous nous sommes disputés gentiment car il était inutile, sans besoin apparent ? J'adorais ça ! Ces petits moments de bataille qui donnent du piment à notre amour et qui seraient résolus corps à corps, avec la sueur et l'humidité respectives...

Tu étais sérieux à mourir de rire... moi femme-enfant espiègle... Les jeux étaient instaurés, pas de rire, rire, fou rire... Qui était le plus fort dans son expression ? Qui était le plus provocateur ? Les antagonistes, notre affirmation et nos différences...

Oui, je tremble encore devant le souvenir de ces points de discontinuité, ces succès chaotiques, un peu décousus qui m'ont ramenée à la confiance de l'amour, à être embrassée, mise dans tes bras d'ours amoureux dans sa cave, grognon, sauvage. Et parfois juste abrutie, abrupte, matières brutes sculptées par l'amour! Allez, on s'embrasse ?

Chaque chose était remplie de sens, de caractère, d'une histoire et d'un combat pour un monde plus juste, plus humain... Ces canapés-là sont comme les avait décrits Proust : des objets de caractère. Eux nous permettaient de retrouver le temps perdu, de récupérer notre âme et de recréer des souvenirs, de nouvelles histoires qui pouvaient nous laisser des traces comme les griffes abandonnées par

le chat *de tournée* sur la peau du cuir...,
mais sans saigner, conformes à l'espoir
nécessaire pour souffler et reprendre
aussi confiance dans la vie.

Aujourd'hui c'est dur, très dur!

Toute rupture ou perte réactive la douleur.

J'ai vu ton visage, j'ai vu aussi le visage
de la guerre.

J'ai entendu ta voix, j'ai entendu aussi les
sons des corps sans vie qui ont été tirés
dans les rues et qui ont été après
ramassés par des chars ; et pour tant...

J'ai entendu le rire trouble d'une jeune
femme violée et qui essayait de cacher
toutes ses larmes devant sa vieille mère
aveuglée; et pour tant...,

J'ai revu les photos des amis disparus
après une manifestation politique ; et pour
tant... ,

J'ai habillé le corps froid de l'enfant qui est
mort sans même avoir eu de prénom...

Parfois, quand je tends la main pour le
bonjour, je me demande si elle n'a pas le
froid de la mort. Mais je souris pour
essayer de la rendre chaleureuse.

A force, il n'y a que le sourire qui nous
reste comme arme de résistance. Je lutte
dans ce même instant, je souris.

Enfin..., Aujourd'hui, même si j'ai mes
deux jambes ; et si ici, ce n'est pas l'Irak,
la Colombie ou la Libye, j'ai aussi pleuré,
j'ai pleuré en silence comme quand j'étais
une enfant qui ne voulait pas être
découverte ni inquiéter ses parents déjà
malheureux...

Elle avait 7 ans quand la télé en couleurs est arrivée à la maison. Son grand-père l'amène directement dans sa chambre, elle se souvient encore comment elle vacille dans les bras des hommes qui l'ont montée sur les escaliers... C'étaient les hommes qui avaient droit à la sélection de la chaîne, après à la télécommande, les féministes diraient peut-être une prolongation de leur pouvoir phallique... Mais elle a compris vite que par là, dans cette boîte feu et magie, il y avait une complicité avec le pouvoir.

Les après-midis, quand elle rentrait de l'école primaire, elle avait pour habitude de profiter l'absence masculine dans la maison pour installer ses cahiers et crayons dans l'énorme lit de ses grands-parents et faire ses devoirs en face de la télé, pendant la pub. Sa grande-mère la reprenait de temps en temps, elle lui disait qu'elle ne pouvait pas se concentrer comme ça, fais attention... Elle, avec un caractère déjà en flamme..., s'est motivée pour lui démontrer le contraire et réussir ses cours... Et tout d'un coup, cette boîte noire était un moteur dans sa formation. Elles ne se quitteront plus... Jusqu'à

aujourd'hui quand elle est tordue du rire en silence et que sa télé est morte dans un orage qui a fait de beaux éclats. Elle ne l'a pas enterrée, elle est passée par le crématorium.

Au revoir, télé, au revoir... Un jour peut-être, dans l'au-delà d'un jour...

Elle avait aussi 7 ans quand elle a vu au journal télévisé comment un des groupes de la guérilla du pays avait fait la prise d'otages du Palace de Justice, comme un acte symbolique pour parler sur l'impunité. Elle a vu comment cette action a été résolue par le président en place, évidemment, par une attaque offensive, le char monstre mécanique qui chassait les murs du site et après l'incendie de tout le bâtiment, les flammes et la fumée... Puis, silence, la disparition de 219 personnes, silence, aucune personne n'est portée responsable ni coupable.

La violence n'est pas ressentie de la même manière par la victime que par le bourreau...

Ah, j'ai oublié la viande dans la poêle ! Ça sent bon...

Elle a vu aussi mourir Omaïra à la télé, cette petite fille qui avait son âge et qui n'a pas pu être sauvé par les pompiers qui sont arrivés trop tard... Omaïra a été enterrée par le volcan, unique acte digne de cette mort télévisée, son au revoir : *au revoir papa, au revoir maman, je vous aime.*

Elle avait 7 ans aussi quand elle a pleuré pour la première fois en silence, dans le lit de ses grands-parents devant la télé avec ses culottes mouillées... Quand les gens que tu aimes sont les agresseurs, quoi faire d'autant de misère ? Quand le bourru dort à tes côtés ? Il nous reste à continuer de croire que sont possibles la beauté et la bonté...

Pas d'autre choix ! La viande est cramée.

Elle a vécu la guerre et l'amour; elle a vu une femme pleurer de joie après avoir réussi à convaincre les brutaux de circonstance d'échanger son mari par un cochon qu'elle avait à la ferme. -Comme est surréaliste ce monde !-

Elle a vu une jeune femme donner son corps à la place de l'enlèvement de son petit frère. -Toujours ce sens des affaires !-

Elle vu un homme courir avec sa femme morte entre les bras et dire à son enfant « elle est partie, elle ne voulait pas, elle te demande pardon! »... -... ,-

J'ai vu ; j'ai entendu ; j'ai vécu... ; et parfois, ces souvenirs me hantent en cauchemars, et dans certains cas, je préférerais manger des morceaux de carreaux cassés ou voir ma peau se craqueler comme une feuille sèche, étripée entre les mains d'un enfant pervers...

Cependant, j'ai choisi autre chose, je suis encore là, je choisis de me battre à ma manière, d'entretenir la rogne contre cette absurdité et de ressentir de la colère pour la transformer en poésie.

Je ne veux pas être masochiste ni donner mon autre joue, de toutes manières je n'en ai que deux ; certains disent que dans la guerre et dans l'amour, tout est valable ! Bah, que des conneries ! NON. Rien du tout ; rien n'est valable, ni les larmes, ni la violence, ni la rupture du lien parmi les êtres, ni l'inhumain... NON, pas du tout ! Et moins en amour ou pour amour !

Qui l'aurait cru ? Tuée par amour..., amour à dieux... A dieux amour... Adieu.

Je mangerai finalement une pomme.

11 septembre encore...

Bêtises

Et voilà, elle est à nouveau dans la rue, sac à dos, en essayant d'être prête au chemin ; plutôt vagabonde dans ses rêves... exilée dans ses illusions. Elle, comme Ingrid, ne veut pas mourir par amour ; mais c'est de *la rage au cœur* ... Elle, comme Claire, ne veut pas avoir le syndrome de Stockholm; mais elle a du mal à partir avant la lutte affective... Elle danse la chanson de Toto La Momposina « *tempête de mai, laissez-la tomber !* » ... Elle a le vertige, elle regarde la pluie tomber, elle se demande si elle pourrait être comme les gouttes d'eau de Cortázar, plaff, pluff, plus qu'autre chose...

Elle n'a plus 7 ans...

« *Il faut pas croire aux pauvres* », disait son oncle, pendant qu'il allumait son cigare « *tu vois ; quand tu leur fais le plus confiance ; il faut qu'ils affirment avec zèle qu'ils sont des ratés ; des bons à rien !* ». Elle s'est retournée avec effarement et rage pour lui répondre simplement, « *c'est la même confiance que tata Illona a posée sur toi* »..., et le silence est parvenu..., pour s'arrêter au moment du fou rire

quand ils ont vu une fourmi porter un cadavre en fleur qui serait sa nourriture du jour !

Les fourmis d'octobre, quel plat exquis, elles sont passées à la poêle, on enlève leurs pattes, on croque leur cul, hum un goût tendre comme le beurre ! J'adore le monde gourmand.

C'est la vie ! On pourrait dire aussi, c'est la mort qui lui attend au coin de la rue de la comédie ! Mais tu préfères croire encore que c'est possible, faisable, et beau car tu as vu à l'égal que moi la force du possible, de la création.

Elle se souvient de ses petits combats.

Le premier, c'était à 7 ans, elle a accepté qu'elle n'avait pas eu le choix ni de sa famille, ni de son pays de naissance, ni de sa langue... Elle a fini par se pardonner pour éviter le suicide, d'une manière pas si courageuse, car à ce moment-là, elle a eu peur de la mort.

La deuxième fois, ce fut d'étudier la sociologie et de devenir féministe, ça fait du bien de pouvoir dire aux hommes « *merde* »...

La troisième fois, ce fut partir à la recherche de l'art, faire de la sculpture et échapper à autant de bien-être vide, partir à la découverte d'un monde plus vivable et moins cruel que celui de sa maison paternelle où tout abus était permis dans une autorité qui se légitimait par son seul rôle ou par une investiture à trois couleurs.

La quatrième est d'actualité, elle paraît simple, mais ce n'est pas toujours évident, c'est de garder le sourire à peine de toute banalisation et de croire encore et encore que nous sommes acteurs dans ce bazar. Rester sur le bord du pont, respiration, sourire.

Jaune pour l'or, rouge pour la sang qui n'a pas fini de couler et bleu pour les

océans... Trois couleurs primaires dans une forêt de perroquets. Traverser de l'autre bord du lac, faire le pas vers une aventure certaine...

Bleu pour liberté, blanc pour la fraternité, rouge pour l'égalité. Trois couleurs républicaines. Mais ça manque d'arc-en-ciel...

Allez on fera un cours de peinture sur toile :)

Le tout pour comprendre ce que Malraux appelait *La Condition Humaine*.

Elle aime les épopées quotidiennes, celles qui se gagnent au jour le jour... :

Se remettre debout depuis une peine d'amour qui a mal tourné dans des bouteilles d'alcool ; réessayer la marche depuis la perte ou la mutilation ; trembler pendant que tu tends ta main devant le bonjour cynique de l'assassin ; regarder et

garder une sorte d'ONU de l'amitié ;
partager un verre d'eau avec le Sahélien ;
courir au théâtre à quatre heures du matin
pendant que les paramilitaires dorment et
ne savent pas que tu y vas pour t'exprimer
librement ; jouir dans l'amour avec cette
personne qui a été dans ton lit depuis de
10 ans ; courir pour serrer dans tes bras,
celui qui est aujourd'hui ton amant...

Elle écoute le tango de la Rinaldi *j'aime
les oiseaux perdus ; qui viennent de plus
loin ; pour se confondre avec un rêve
qu'ils ne pourront plus jamais récupérer...
lalalalala...* Mais, il y en aura d'autres, ma
petite fille, ne t'en fais pas... *Et rappelle-
toi de ce qu'un jour j'ai écrit en pensant à
toi comme maintenant je pense*, dit
Goytisoló à Julia, ou comme dit Karl à
Mariann, et comme tout homme qui aime
dit à une femme aimée pour ne pas la voir
pleurer par désamour.

Dénude-toi dans le champ mon Alice au
pays des merveilles.

Elle pense à sa mère, elle pense à celle
qui pleure avec toutes les larmes

possibles du mal de mer. Elle se dit *on est toujours seule ! Y qué mas da !* Elle embrasse la bouteille du vin comme si elle était en train d'épouser la solitude... Une femme de plus qui souffrait de solitude! C'était affiché au Courrier International.

Nous nous sommes tellement habitués qu'à peine nous avons écouté sans entendre... Une femme est morte de faim, embrassée à son enfant, les deux ont été découverts dans une banlieue à Paris, personne ne les avait pas vus, il y avait un mois, personne ne s'est inquiété..., mutisme.

Les champs de lavande sont faits pour construire des prés à papillons. Et un abîme s'est établi entre nous. Une fois le pont casse, il ne nous reste pas beaucoup d'alternatives..., ou on saute au risque de la blessure et de la mort, mais avec l'espoir d'être chevauché par le vent..., ou on regarde l'abîme s'approfondir et on devient roche dans la gorge..., ou on se jette sans vergogne, sûr d'y rester..., ou on change de route, on fait demi-tour et on fait de l'autostop !

Je t'ai aimé (passe composé)...

Brûlure...

Mais, je t'aurais aimé encore et encore...

Je t'aime...

Jolie conjugaison du verbe.

Par moments, j'oublie que tu n'es plus à l'autre bord du lit ; j'oublie que tu m'as donné les clés de la maison et j'imagine que tu arriveras dans la nuit pour me faire l'amour pendant que je suis endormie ; j'oublie que tu es parti et je t'écoute en train de te faire un café ; j'oublie que tu as déménagé nos souvenirs partagés et je marche vers la maison à la recherche d'un sourire tendre..., je déambule aussi et encore dans cette maison habillée comme une mariée abandonnée et proche de la folie... je cherche dans les tiroirs pour voir s'il reste quelque chose de la promesse de cette famille... je continue à me promener pieds nus ; je tremble à chaque

pas et je suis dans l'attente de tomber sur
l'autre rive...

La Solitude...

Le Silence...

L'Amour...

La Mort...

Je marche sur le bord du pont, je mène la
danse celtique, cadence, sans
décadence... Dense comme la parole des
exclus, touchante, chante chatte et ne
chasse pas les souvenirs, laissez-nous
nous envahir de poésie pour la vie, sans
oublier le risque du battement du cœur qui
peut s'arrêter sans stupeur.

Depuis des années, je ne m'étais pas
masturbée.

Quel beau clitoris j'ai !

Le risque est de vivre...

Je me rappelle de tes soupirs du matin,
encore dans le lit, en t'apprêtant comme
un papillon qui ouvre ses ailes pour
première fois à une journée bien remplie
des actions pour vaincre l'ennui.

Attendre...

Attendre ton appel qui n'arrivera pas, mais
qui me maintient ici toute belle...

Te tenir encore dans le cœur et attendre le
changement de la peau.

Nous perdons un peu de peau à chaque
passage rocheux et étroit du chemin.

Octobre... C'est ton anniversaire !

Aujourd'hui, dans un avion, Latiffa, qui aurait pu être ma grand-mère, et sa petite fille Inès partent au Maroc, expulsées par la police. C'est le retour à la frontière, parfois nous tenons plus à nos limites qu'à nos possibilités.

Inès était née en France, mais sans droit du sol ; Inès était scolarisée, mais pas de solidarité pour l'éducation, elle a dû faire son dernier devoir au centre de rétention ; Inès n'a que trois ans et un drôle de souvenir de ce pays où elle a appris à nommer un monde pitre, nous lui proposons l'oubli... Si pour certains, le français est la langue de l'amour, c'est sûr que pour Inès qui sera couturière, ce n'est qu'une langue talon à aiguille.

Elle s'appelle toujours Inès et pas Alice.

L'aiguille rentre dans la peau pour
atteindre ma veine,

banale.

O+.

Sang universel.

Aujourd'hui est un jour banal.

Je fais mon linge, je mange une pomme, je lis le journal... Je regarde par la fenêtre la pluie tomber et je pense fortement à la nouvelle action symbolique : je vais mettre la poupée de ma sœur dans la cachette aux oiseaux, je vais ligoter mes peluches aux portes de la préfecture, je brûlerai ma carte d'identité... Comment nous avons pu accepter ça ?

Comment nous ferons pour nous regarder dans la glace et comment nous pourrons rester en face, debout à notre propre regard ?

Mais nous, les nouveaux volontaires, nous sommes prêts à écraser les mouches sur notre feuille blanche au rythme du rock argentin comme dans toute dictature. Un vers svp. C'est le parti pris de choses. J'ai fait mes choix, je ne sais pas s'ils sont les meilleurs, mais eux m'appartiennent.

Ma richesse pend d'un fil, c'est l'instant où l'oscillation m'amène avec tes soupirs...

Murmure à nouveau si près de mon oreille, s'il te plaît, dis à nouveau que tu me détestes. Je t'aime.

Où trouver du refuge? Si les dites démocraties jouent la mascarade de l'hypocrite...

Où essayer de construire ? Quand ma tirelire vient d'être volée en échange d'écoute...

Où est la terre fertile... Non pas hors de mon propre corps...

Bon, ça suffit, me dit-elle, arrête de te rouler dans ta propre merde ! Va à Cronopiar un peu, ça te manque..., après avoir vu mes yeux mouillés à travers la fenêtre.

Cronopiar : Danser au bord du pont, regarder les nuages passer, me coucher sur l'herbe à tes côtés, regarder la lumière, te caresser le visage, traverser la mer sur ta péniche, écrire, rire, manger les pommes en gardant les pépins dans la poche du jean un peu serré, regarder tes yeux et vouloir réapprendre à parler ta langue slave, penser à Kundera, à Cortazar, à Fidel, à Ernesto..., écouter Louis Armstrong, Tracy Chapman, John Coltrane, Massive Attack, Bjork... Ressentir le volcan dans ton ventre au-delà de l'Islande... Cronopiar, marcher, voyager, construire des maisons en paille, acheter du fil bleu, cueillir des fleurs pour le thé...

Aujourd'hui, c'est 13, comme il y a un mois, date à laquelle tu m'as annoncé que tu partais avec une femme plus âgée que moi, date à laquelle je me suis cachée toute l'après-midi dans la préfecture de peur que tu viennes me chercher pour rajouter quelque chose à la conversation déjà douloureuse *perse*. Car tu n'as pas hésité à jouer ton rôle de maladroit. Mais ça n'est rien, il y a pire dans le monde. Tu as voulu vivre une histoire d'amour avec

Nadine. Elle aurait pu s'appeler Aline ou Ola. Mais elle me rappelle cette histoire d'Alberti amoureux, je ne te l'ai pas dit, mais l'amour ne connaît pas d'âge et c'est une phrase difficile à croire quand il y a des enfants aimés et de la pédophilie... Alberta et non Alberti est morte d'amour sur son fauteuil et habillée en rouge.

Et comme le temps passe, tu te dis après, tant mieux, je me découvre à nouveau sans toi, moi, avec ma solitude, avec la force de me regarder au miroir... Tu m'as demandé si j'étais contente de moi, aujourd'hui je crois que oui, je suis contente de ne pas avoir accepté le rôle de femme soumise... Je suis toujours très ambitieuse, je cherche l'amour, je l'avais trouvé une fois, mais j'étais trop jeune pour savoir aimer... Aujourd'hui, je suis contente de ma liberté !

Je suis retournée chez ces gens qui me font tant penser à la Grèce antique, ils définissent les lieux pour chacun,... ainsi la conversation démarre par : « d'où tu viens? » De chez Germain, ou de chez Paul ou de chez Christian. D'aucune part

et du monde entier... T'arrives et il y a toujours une personne, t'es invité à un café, à t'asseoir, à manger avec eux... Waou, une chaise encore vide à table si quelqu'un vient ou passe..

Je lis Ulysse et du coup, je pense à lui, je m'imagine comme lui, chez les mangeurs de pain et les buveurs de café.

Je me sens dans une histoire de science fiction, une petite épopée inversée, plus du tout au passé, ni au futur, mais dans le présent. Ici-maintenant.

Étrange, je suis une étrangère parmi eux, mais je suis embrassée par l'épaisseur de leur tendresse cachée derrière ces airs bourrus, ces mains usées par le travail manuel, ces démarches un peu tordues... Étranges, êtres fous du pays de la marge.

Oui, étrange. J'arrive chez le monde des hommes qui aiment écrire au bord.

Je prends le café qui a un goût bizarre, presque au diesel. Je regarde, j'ai le sentiment de ne pas parler leur langage, dans ce silence, mes yeux sont grand ouverts et mes sensations se sont aiguisées comme au milieu d'une forêt où on ne voudrait être proue.

Je suis tombée dans les pommes, humm ça sent la pomme mûre..

Ils me proposent de rester si j'ai envie... Partir encore, prendre la route, aller, marcher encore, courir pour oublier une peine d'amour... mais jusqu'à quand? A quel moment prendre le temps du souffle. M'arrêter à la marge, au bord... faire un point de murmures et de souffles...

Like a whisper...

Ainsi, elle est restée dans cette île, chez eux. Une longue histoire de 8 ans, il lui a fallu ça pour soigner la blessure du cœur. Pour se réconcilier avec cette espèce d'animal appelé : Humain.

8 ans pour retendre la main sans penser au viol, ni à la mort,... 8 ans de regard, de leur courage, de continuer dans la vie malgré tout. 8 ans, mais elle ne se sent pas encore soignée complètement... mais les questions ne se manifestent plus avec le même ton... C'est pas le même cri...

Jean-Claude prend son fauteuil à 6h du matin, je vois sur son visage qu'il a mal dormi, peut-être le membre fantôme.. il trempe ses madeleines dans du café et je pousse son chariot parmi les cailloux jusqu'à l'atelier où nous trierons des bibelots parmi la montagne des rêves abandonnés, en réalité nous trierons davantage nos souvenirs respectifs...

J'avais peur de toi, car tu trembles et t'avais tout un tas de tics et de tocs..., t'avais un joli regard et la haine de te résigner à la condition que la vie avait posée devant toi sous forme d'handicap physique. J'ai été tes jambes pendant un temps...

Je pleure maintenant, tu me manques...

Nous sommes devenus amis dans un de ces excès de colère, tu souhaites bouger un meuble et tu n'y arrives pas, quand j'ai remonté les escaliers, t'étais par terre en train de râler, je ne sais pas pourquoi, je me suis mise plus à te plaindre, j'étais aussi en colère, je crois, j'étais énervée, je t'ai crié en te demandant pourquoi tu ne m'avais pas attendue... t'étais surpris aussi, le silence s'est fait et je suis partie... Je t'ai laissé là, t'as dû te débrouiller tout seul pour remonter sur ta chaise. Je suis revenue et tu m'as souri.

Après, nous nous sommes vus et tu m'as raconté toute ta vie comme déroulant un tapis magique, sur tes moments de fête, sur les femmes que t'as aimées et leurs jolies joues, sur leur manière de te faire chanter, tu me racontes aussi ta vie de luxe de la même manière que celle du matelot dans le port de Bordeaux, la sévérité de ta mère si maniaque de la propreté...

Et tu nettoies et nettoies des objets pour les rendre propres, brillants...

Nous avons parlé toutes ces années et nous riions tous les jours, tu te moques de moi et de toi, nous chantions aussi *les oiseaux, les oiseaux dans le creux du nid ou je te tiens, tu me tiens par la barbichette, le premier qui rira, aura une tapette...* Nous avons des codes : *qu'est beroya guya tête* tu fredonnes en patois béarnais chaque fois qu'une belle bénévole était là pour nous donner un coup de main et je parlais discrètement pour chercher quelque chose dont nous n'avions pas vraiment besoin pour que tu puisses lui dire des mots d'amour...

« L'homme » te disent certains... comment va « l'Homme » ?

- T'étais fier.

- Tu étais la synthèse de toute l'humanité à ce moment-là.

Max prépare les tambours pour la manif, nous ferons un peu de bruit et surtout, nous irons à la fête au carnaval des libérations... Nous irons joindre les pots de

Larzac, de Foix, de Pau.. Nous irons car nous y sommes et que nous avons besoin de revoir les autres... Cette société civile qui entretient la démocratie, celle qui n'oublie pas qu'elle n'est pas une réalité en soi sinon une construction au jour le jour, une construction pas finie encore...

Chacun à sa manière, à sa façon. Chacun dans sa quête du bonheur et un collectif qui le permet.

Après le travail, si c'est l'hiver, nous rentrons tôt dans nos mobile-homes en espérant que les copains ne sont pas restés dehors à mourir au froid. Si c'est l'été, nous rentrons tard quand nous ne pouvons plus supporter les moustiques en espérant que la chaleur ne tuera pas les vieux...

La vibration de ma voix, elle contient à nouveau l'amour.

Et ma voix se sent de parler de vous, de toi...

C'était le 20 octobre, quand tu m'as embrassée, j'ai tremblé de peur de répéter la même histoire. J'avais aussi la responsabilité de la sonnerie au cas où les flics débarqueraient pour prendre les sans papiers... Dans la résistance moderne, ce ne sont plus les Juifs qu'il faut protéger, sinon ceux qui n'ont pas un visa, un passe-bord qui s'achète d'une autre côte de la rive, d'une autre manière... Et non, ici ce n'est pas Cachan.

Toi avec tes bisous, t'as toutes les opportunités de te territorialiser dans mon cœur.

Encore je tremble.

Je n'aime pas perdre mes moyens, mais c'est ça l'amour, les mettre en oscillation.

Jean-Claude sourit.

Je peux mourir d'amour encore une fois.

Katherina mange un bonbon.

Petra ramène pour la dixième fois un morceau de bois.

Guido regarde les oiseaux.

Hassane est parti se cacher dans le maïs depuis le cauchemar avec la police.

Larby a les yeux rouges et garde le secret de la corde tendue à la cour.

Juliette Mutandis me regarde et je ne sais pas si elle pense aux hommes de mon quartier.

Jean-Claude a choisi de se heurter la vie.

Je ne peux rien.

Oui, d'accord tu m'avais dit de me souvenir que tu m'aimes, mais malgré tout..., malgré tout..., je t'en veux un peu, encore...

Pendu, Pendule... Oscillation.
-Discontinuité-

La liberté de l'autre. La tienne.

Tu l'as prise en sautant dans le vide. Mais les ailes ne se sont pas déployées, je t'avais dit que tu n'étais pas un ange, t'as jamais voulu croire.

Prétention de la bonté.

Éclat maxime : Comme Icare, la fragilité s'affirme au sol.

Nous sommes des os et de chair. Tous.

T'es os.

Le fil rouge d'Ariane, notre continuité qui saute avec la chasse d'eau.

Évaporation des souvenirs.

Fragile.

T'es où maintenant? C'était presque un pacte, c'était pas à toi de mourir en premier.

Parier sur le prochain dans la liste.

Quand on est si jeune et que ses amis commencent à mourir ça craint..., peut-être qu'on a vieilli trop vite ou cette société est complètement malade, elle est surtout mortifère !

Mal de vivre, mal d'amour, mal simplement mal.

Juan me demande comment je fais pour y croire encore, pour tenir un peu d'espoir face à tant d'expulsions, « si ce n'est pas

d'un côté, c'est de l'autre », me dit-il, ... ou « le bouffon » en place qui ne veut pas comprendre : il s'agit des enfants à l'école... ou encore l'histoire folle de cette femme Rrom qui est partie rejoindre son mari en Bosnie avec ses enfants, sûre d'aller à la mort et sans le statut de réfugiée.

Se réfugier, j'ai besoin de me réfugier dans le creux du cœur. J'ai besoin d'un bisou pour relancer la machine. J'ai mal à la poitrine et ce n'est plus métaphorique.

Explosion du cœur.

Rouge, morceaux...

Oui, face à la violence, chaque être humain affirme une partie de son humanité.

Et face à la vie, chacun affirme sa liberté.

Juan joue de la musique électronique et se prend par un électron libre. Électron fugace.

C'est le rythme de notre monde actuel.

Bjork t'as allumé avec ta voix le volcan islandais. Je prends la cadence du rythme de ton souffle après le départ, un autre départ. Un voyage comme remède à l'affirmation.

Ange, massive attack, fais-moi l'amour sans rien me demander sur ce que je pense du bonheur. I love you. Silence.

Une amie bouddhiste m'avait dit: "Le bonheur des trois mondes est comme une goutte de rosée à la pointe d'un brin d'herbe ; de par sa nature, en un instant, il s'évanouit. Tendre à la suprême libération qui, elle, est immuable..."

Sans le savoir, aujourd'hui j'ai compris.

J'agis vers...

Je te cherche..., libération.

Je comprends la peur, ce n'est plus comme quand on était des adolescents... Maintenant nous sommes prêts à l'amour car ce n'est plus, mais c'est toujours, un instant furtif. Nous pouvons rester là, l'un en face de l'autre sans faire le saut aux bras de l'autre. En amour comme pour la mort, on a besoin de courage.

D'amour et de mort? De quoi d'autre s'agit-il?

Reprendre le voyage, fatiguant pour aujourd'hui.

J'accepte l'invitation des Emmausiens, je reste encore dans leur chez eux ; en fin de compte, une autre langue peut me convenir, moi qui viens de la ville où dire est un délit, trois balles pour prix d'un paragraphe, interdiction du son. Silence.

Je ne vous dis pas le prix d'un roman... ,
dire en marge dans une autre langue.

Viens mon amour, parle-moi de toi.

Parfois j'aimerais penser que la lutte est
de rester naïve. Du latin, *nativus* : naturel.
Spontanéité, simplicité, manifester et dire
sans artifice. Innocence. Oui, j'écris, je
gratte la feuille, je déchire les lettres dans
un acte poétique pseudo politique de celle
qui refuse de laisser tomber les ailes. Je
préfère me laisser tomber en entier, avant
de m'amputer l'âme.

Correction – orthographe
point à la ligne.

Le rouge entache la page.

Correction de la maîtresse.

Toujours la correction du pouvoir.

Imposition...

Impostures

Tais-toi. Dis plus rien.

Ils parlent du temps, du temps pour soi... Curieux, il est dans la mer des messages : le temps est or. Plus vite, il faut aller, ne pas gaspiller du temps... Il faut se dépêcher à construire une carrière, à avoir une famille, à faire des enfants pour ne pas finir seul, il faut s'assurer, se donner la garantie, faire des économies, investir.

Investissons enfin pour un temps vide.

Mais quoi faire avec du temps pour soi? On a oublié de vivre. On ne sait plus. Comment on fait?

Cri dans l'obscurité.

Regard du chien qui court vers l'eau pour se jeter et prendre un bain, on dirait presque qu'il sourit. Je sens qu'il me regarde, il me questionne sur mon animalité. Petit lapin d'Inde accroché aux barreaux de la cache, petit lapin de Galeano qui a peur de la liberté... Marge au barreau, quelle est la différence du tracé? Ligne, ligne. Limite. On a besoin

d'une limite et de la frontière pour ne pas avoir à assumer notre cadence intérieure, cette danse, pour ne pas aller à Cronopiar.

Tu peux me servir un thé?

Il est 8 heures du matin et je me sens perdue, pourtant je sais où je suis, perdue par amour... Diable. Les hommes s'agitent, ils se croisent en se regardant aux yeux, en se tendant la main, ils se sourient, mais avec détachement, comment si c'était juste une cérémonie pour commencer la journée... Ils finissent leur café et leur cigare et prennent les clés des camions pour vider les souvenirs du temps perdu.

Curieux, je viens de réaliser que je suis de l'autre côté de la barrière. Je peux les voir faire, les voir ramasser du temps, le collecter, le trier, le sélectionner, le restaurer... Voici cette lampe, comme le vieux jouet qui reste au fond des tiroirs des enfants qui ont grandi trop vite pour prendre la route dans cette direction

inconnue. Ah, le canapé, le même pour lequel on n'arrête pas de se chamailler... Il sent le chat.

Elle veut décharger tout ça, les aider. Ils la poussent doucement, une femme dans le monde des hommes est un handicap... elle rougit, elle est énervée.. elle bout. Je regarde faire. J'ai envie de leur dire que c'est pas juste, mais mes mots viennent dans ma langue, cette langue qu'ils ne connaissent pas, ça résonne comme une chansonnette... Quelqu'un a compris?

Personne.

Je range mon ego, je prends des souvenirs moins lourds. Aujourd'hui, je rigole de moi-même en me voyant faire, c'est évident, j'ai jamais voulu reconnaître ma fragilité, eux non plus.

Une fois tout rangé, nous sommes passé à table, j'avais soif, je ressens leurs regards sur moi. On se sourit en silence. Et après les gestes d'attention sont arrivés

tranquillement un verre d'eau, du pain, la soupe aux brocolis...

Ça fait du bien, manger sans réfléchir. Sans penser aux calendriers, aux jours de demain, aux projets... à l'échéance. J'avais oublié ça, c'est presque comme quand on est enfant... presque...

Il est 13 heures et je les vois sortir de leurs rêves fumeux, de la brume comme dans les films d'Akira Kurosawa. Brume. Lumière que dessinent des figures, ah les voilà, ils sont là, actifs. Ils vont m'apprendre le recyclage du temps et moi j'ai hâte...

Mais, c'est loin d'être lisse, c'est rugueux.

Un pli, deux plis... Il s'agite et je reste dans l'inertie.

Pierre.

Dépôt de temps.

Tas de souvenirs sous lesquels on finira par couler.

La photo de l'être aimé, le tableau de la femme désirée, la guitare sans cordes, un coq empaillé, une bouteille encore avec l'eau bénite de Lourdes, le lit qui a entendu nos soupirs après l'amour, le couteau..., et tous ces objets qu'on a sué pour avoir, qu'on a ... non Proust, c'est loin d'être une madeleine. Qu'on a amassés, ramassés, gardés, échangés et pas toujours avec le quota du plaisir réel.

Un appel. Le climat change. Je suis là depuis un certain temps et les mots ne me sont plus exclus. Je vois des yeux de terreur, et même si je comprends les mots, j'ai du mal. Encore une rafle.

T'es parti en Sibérie finalement ? Entrer et sortir des espaces, un espace contenu dans l'autre. Ou est ton jouet russe ? Matriuska ? Tu chercheras à croiser un

autre chamane et certainement tu l'appelleras ange..., ailée. Tu voyageras encore vers l'Asie, car le chemin se fera brouillard et les lotus seront là pour toi. Toi, qui aimes le parcours de l'eau, il sera goutte sur ses feuilles... Est-ce que tu savais que les nénuphars sont hydrophobes ? Tu pourras les employer pour les maisons en paille peut-être... Oui, tu me demanderas de t'écrire en anglais et j'essayerais... Oui, tu seras là au moment qu'il faut, juste... après le silence. Rien de meilleur que ton sourire. :)

laska, polibky.

Je te regarde faire et je me dis que nous sommes des cronopes, on va demander au fameux de service de nous aider, cette fois-ci, ce n'est pas pour nous prendre dans sa voiture et nous couvrir de la pluie, c'est pour qu'il parle au Préfet, pour une famille avec un enfant... Une de plus, une nouvelle, des amis, des êtres qui font une partie du chemin. Il nous faut encore y croire dans l'humanité, une fois de plus à l'épreuve de notre capacité à parier pour ces êtres.

Je téléphone à Martin, je me dis qu'il ne faut pas porter ça tout seul. J'essaye de faire du « lobbying-politique », des paroles en échange d'une vie... Je négocie un graffiti, la crédibilité de l'ego du pouvoir. Stp, parle-leur, dis-leur qu'à Emmaus-city, la principale valeur est le « chic-solidaire », que ça vaut le coup, dis-leur que c'est à la mode, peut-être qu'ils finiront par comprendre... Je te dis que l'humeur style Dr House ne fonctionnera pas, d'accord on fera comment Pierre, demande et si être gentil ne marche pas, il faudra les engueuler... leur parler fort, mais rester tendre... OK Aube, on essayera comment tu dis.

Mettre le doigt dans les utopies, ressentir de près leur beauté et le vertige.

Le groupe, une mini-société avec d'autres codes, pas de religion, pas de politique... des communautés et kibboutz, plusieurs cultures partageant un même espace, un même objectif.

Au-delà du soi, nous, les autres. Un développement désirable, du rêve et du concret. J'ai peur, ma tête tourne, j'ai peur des doctrines, en même temps, je vois en moi comment j'ai du mal à accepter leur différence. Nous ne sommes qu'habitué à soi.

L'autre me fait peur et me séduit.

Un collectif ? Créer du collectif sans faire confiance à mon voisin ? Pourquoi je ferais un meilleur collectif sociétal en donnant ma voix à un autre si loin qui ne peut que se représenter à lui-même ? Un plus petit groupe, des villages de rêve, des éco-villages, des aurovilles ? Ce monde emmausien, est-ce qu'un plus petit groupe pourrait être une alternative ? Dans le monde et au bord..., ... ?

Je regarde, ils vont et viennent...,

Le bord ne me suffit plus !

Point. Retour à la ligne...

Nous avons une douche à plusieurs et on va à tour des rôles, je pense à ma famille, nous aussi étions nombreux et on n'avait pas une douche pour soi, je pense aux tribus indiennes où on partage le bain dans la rivière...

J'ai mal d'être humain, comme qui a le mal de mer.

On est convoqués à la préfecture, ils sont un peu en retard et on s'agrippe à la chaise comme celui qui ne veut pas perdre la gravité, on attend patiemment et ils nous font passer dans un grand bureau, l'image du petit Juan me vient en tête avec son ballon quand il joue avec Momo et David, leurs rires...

14 rebondissements du ballon, magie de la coordination des jambes qui ont eu du mal à le mettre debout et peut-être à peine formés et déjà si prêts à s'amuser,

aux jeux..., drôle de manière de démarrer la vie.

On existe, on est, on choisit à chaque jour la vie, mais on n'a pas demandé d'y être. Mais on y sera, j'y suis.

Qui on accueille ? L'autre parce que c'est l'autre... une jeune volontaire venue d'un autre pays me demande si ce n'est pas dangereux, un petit sourire est perceptible, car, en effet, elle non plus on ne la connaît pas et pourtant, croire dans la bonne fois de sa rencontre avec nous, ses envies... Partir du fait que c'est vrai, juste et qu'elle vaut la peine d'être connue comme n'importe qui d'autre, nous semble une évidence.

La confiance dans l'humanité de l'autre.

Elle paraît d'habitude comme une méthode particulière, bricolée... Elle a l'avantage de faire le pari pour l'humanité en dynamisant la création d'un cadre collectif qui nous retient et nous impulse

dans le vivant. Retarder le suicide et avec le temps qui nous reste, faire quelque chose avant de le jeter à la poubelle de l'oubli. Essayer de construire le champ des possibles en se détachant peu à peu, nous n'avons rien à perdre sinon tout à gagner. Où tout ce matériel, ces objets ramassés au fil-du-temps ne sont que l'excuse d'un tri et d'une vente, la médiatisation de nos échanges parfois sélectifs pour essayer d'aller mieux ensemble.

Si Woody, celui qui fait commerce avec un oiseau est merveilleux !

Non Allen, je ne resterai pas à la maison seule avec ma pancarte...

« Les fameux » nous ont aidé, je n'en reviens pas, 6 familles sont « régularisées », elles obtiennent le droit d'exister, elles obtiennent des « papiers ». Le droit d'entrée dans le jeu, dans la danse... Négociation : un toit, un travail assuré, une famille réinsérée, une famille qui suivra les normes dans le cadre... Le

cadre dans le cadre... Toutes ces garanties sont données par la solidarité privée, l'état est rassuré : Pas d'« assistés » de plus à gérer, une vie est aussi ici comme ailleurs négociable, elle a un prix... Quoi penser ? Quoi dire ?

Ne pas être traité comme un bon à rien dans ce monde qui se limite à te valoriser pour ce que tu as, pour ce que tu fais, et très peu par ce que tu es.

Être, être dans la norme,
être des inserts dans ce monde vieux et rouillé
de l'avoir qui compte...

Je regarde ces petits gestes du quotidien qui m'aident à tenir le coup, celui qui aide une mami à traverser la route, le bonjour cordial du jeune un peu « space », les mains taillées du sculpteur de pierre, les grimaces de l'enfant qui jette par une énième fois son nounours par terre...

Il est si beau, presque comme une fleur...

Création scintillante

à toi être humain-e

Courir, courir

Ah ! Douleur de la misère

si elle était matérielle

tout serait plus simple,

être humain-e et le rester

c'est sans doute le défi !

Et toi, petit enfant

ton regard dans l'ombre

petit morceau de tendresse

viens un peu à mon secours

que l'âme reste ainsi

douce

miel de la vie
calme la colère
de l'impuissance en face
de l'abîme

Courage du sourire
malgré les morts
malgré l'abus
malgré la perversion
malgré...

Reste
Sereine
Sincère
Soupire soupire
Murmure

air de l'ère nouvelle

tiens avec la patiente

le fil de l'amour
qui se tisse
ribosome
des voix entre
voie du vers

Reste reste
debout comme une femme
initiation
du je t'aime malgré

guerre et combat
oxydation squelette

Concentre-toi
dans le rayon de soleil
du bord du cœur
tangentielle lumière
éclairage dans les nuits
peau blanche

incarnation de l'espoir

Reste Reste

Respire

Res publique fraternelle

malgré, malgré

Maigre consolation

du bout de ton nez

donc je suis

là ici maintenant

étoile filante

dans l'univers

de cette création

scintillante

Fin octobre, enfin...

J'écoute à la télé : La fiat Panda est relocalisée en Italie, la France a loué 2 pandas géants à la Chine, je regarde ma carte d'adhésion à la WWF et je soupire. Il reste 1600 Pandas en liberté au Tibet. 200.000 Ours Polaires ne sont pas encore étoiles. Nous sommes 7 Milliards d'Humains. Allez, montez dans ma Panda mobile nous irons au marécage voir les grenouilles.

Rien... La cruauté s'exprime dans la négation de l'altérité.

Tiré – point à la ligne.

Tes poèmes Lorand ;). Dis-moi où est ton Gaspard ?

À ta santé, cœur ouvert ! Fais attention au nosferatum de service.

Il arrive un point où c'est insupportable tout ça... Nous ne savons pas par quel bout le prendre, par la manifestation

pacifique, par la désobéissance civile, par la transformation des lois, ... Comment ne pas gâcher notre énergie, en allant dans une « vice-juste », quel sera le point – la graine - qui fera que la pomme éclate en mille morceaux sans tuer l'homme !

Elle rentre dans un bar et demande un tango, elle aimerait être prise d'amour sur le champ.

Elle écoute la chronique de Morel et sourit avec tendresse, faites l'amour !

Elle se sait si fragile, si petite...

Folie, viens à mon secours !

11 ans pour frotter le vide, 11 ans de marche sur le bord...

Et comme dans la lampe d'Aladin, l'alchimie nécessaire pour retrouver le trésor que t'es... 11 après les années 2000 et une fin encore de plus promise

s'annonçait... Spirale, Spirale, Zaratustra
du recommencement...

Des amis ont amené une cage avec des
oiseaux à la maison pour qu'on les garde
pendant leurs vacances, quelle idée
d'avoir dit oui... Maintenant, il y a une
pièce qui chante, c'est si beau et si triste...
on dirait un cœur qui bat... Le chien
entend de temps à autres leurs
battements d'ailes et les gaietés derrière
la porte, le poisson rouge fait un tour dans
son bocal. Gaiété, gaïa-té, thé.

Ici, c'est maintenant une animalerie. Nous
sommes tous enfermés !

J'ai entre les mains le livre d'Edgar Morin,
« la voie » qui aurait pu s'appeler « les
voies... ».

Écrire est aussi un acte de science fiction
par les temps qui courent, qui courraient...
Il me parle de l'espoir, des réformes et ses
mots réverbèrent dans mon oreille et mes
yeux pétillent... Je ressens qu'il y a du

concret et des possibles, que nous pouvons aller en résistance. J'écoute sa voix.

Aller à la manifestation : Y qué màs dà !
Aller à sa rencontre, le regarder comme un sol. Se taire, aimer le silence partagé.

Elle ne peut pas arrêter de pleurer comme un enfant de 4 ans, le lapin est écrasé sur la route, elle regarde encore dans le rétro, entre ses larmes comment entre la pluie pour se rendre à l'évidence, quel monde cruel ! D'autres riront... un lapin ça se mange, lui diront-ils, mais lui, lui... Elle a croisé son regard d'hésitation, le sien et le mien au milieu et l'inévitable... non, ce n'était pas le lapin d'Alice au pays des merveilles, pas de montre, pas de rapidité. La panda mobile l'a bouffé dans un seul instant et moi, lui et les larmes sont sur ton épaule. Elle voudrait ressentir ta poitrine et regarder les étoiles en essayant de ne plus avoir cette putain de solitude malgré toi, moi, lui.

Partir en voyage à nouveau, passer Ulysse et le voyage d'île en île et reprendre le large, mon large. Aller vers toi comme dans le pays des doux, rayonnants de tendresse, il y avait le temps car l'épopée m'a pris trop d'héroïsme...

Elle a l'habitude de commencer par fabriquer une porte de sortie, une échappatoire comme si à chaque pas elle avait besoin de se rassurer, d'être en capacité de s'assurer au moins sa fuite. Car elle se sait capable d'aller jusqu'au bout de la mort de soi-même par ses convictions, elle cherche l'anticipation pour ne pas finir tragiquement comment Aria, Judith ou Louise Michel...

Cette fois-ci, le pas passera par une rupture... la construction de « la brecha » du chemin, de déchirure de la peau. Entre Égée et Judée, nous te laissons Gaspard nous parler de Georges : comment le chant de la liberté de Moustaki et qui « heureux qui comme Ulysse » aurait fait un beau voyage... Dur voyage, avec les

yeux ouverts pour affronter les gorgones
du passage.

A travers ces paysages, ces rêves de
kurosawa qui ne sont pas à Fukushima,
versés et déversés dans d'autres mers,
d'autres océans...

Et je te sens palpiter entre mes mains,
petit oiseau ailé à peine vivant... Tu me
fais penser au poème de Paul Valérie sur
Zénon, Zenon d'élée, toi qui..., *m'as-tu
percé de cette flèche ailée... Qui vibre,
vole, et qui ne vole pas ! Le son m'enfante
et la flèche me tue !...* Hélas j'écoute, mon
cœur palpite à ton rythme, au tien, au
sien. Infinis et finis, oscillations du pendule
qui me raconte les sephirot des
inconnues à mon entendement, mais
enracinées dans mes cellules. Réveil des
souvenirs des temps anciens, du regard
soutenu vers le ciel, les étoiles...

Cette musique lointaine qui nous réunit et
nous réécrit dans ce requis collectif,
sonnette du peuple qui se réveille à
nouveau, lieux des nouvelles

renaissances prêtes à passer du point de « fuga » et de la perspective, à la compréhension de la dimension temporelle ... Finis et infinis, mobiles et immobiles, nos paradoxes qui se complètent et qui se draguent dans leur différence pour essayer de se confondre dans le yin et le yang d'un regard.

Myriades...

Où, où t'es passé ?

2008. La bourse craque, mais les richesses se maintiennent, les bâtiments ne se sont pas écroulés... les chiffres tombent du poids du dérisoire... illusoire... Nous ne pouvons pas manger des numéros, ni nous nourrir uniquement de mots et de poésie...

Dis-moi, t'as préparé le café ?

Son odeur envahit la pièce et je sens ton sourire illuminer l'espace, t'as pas besoin

de rien me dire, maintenant je te perçois
au-delà de toi...

Petit Lubin qui me regarde en cherchant à
apprivoiser le vrai renard, la louve qui
m'habite.

Le ballenato-vallenato ?

Petit baleine mise à l'eau, va rejoindre ta
mère,

L'ours a trouvé sa cachette ?

Non, massacre d'ours blanc.

Et je vois le jeune avec son tee-shirt
orange, essayant de convaincre le
marchand sur la WWF, sur le panda... Je
regarde sans être capable de tenir
jusqu'au bout la scène...

Nous avons tous grandi avec un ours,
mon nounours est toujours dans le lit !
Toi, t'as été mon premier aimant.

Aujourd'hui, nous te tournons le dos en nous prenant pour des grands,

Nous sommes le produit de nos actions collectives et individuelles, viens, embrasse-moi.

Touche mes cuisses et dors entre mon ventre.

Puisses-tu ressentir cette vie qui peut le tout.

Mon énergie vitale, elle est ancestrale et tu peux la sentir même à distance...

tu renifles à distance mon corps sans savoir ce qui, exactement, t'attire en moi.

L'essence qui me fait pleurer aussi devant l'image de cette défenestration populaire, tous abandonnent de l'espoir, l'essence qui me fait soupirer devant la marche des indignés qui rentrent dans la puerta del SOL !

Ce même élément qui me tisse, les ribosomes de mes neurones et mes cellules, elles se réveillent avec ce chant..., petite vibration rapide. Onde et

particule, mobile et immobile à la fois, oui
Valéry, comme ton poème sur Zénon,

*Non, non !... Debout ! Dans l'ère
successive ! (...)*

Point à la ligne -.

Nos paradoxes, ce que nous sommes et
ne sommes pas, pas encore...

Cette exigence vers laquelle nous
tendons, valeurs et beautés...

Devant le nouveau crash boursier, les
traders ne jouent même plus les sapeurs
pompiers, pas la peine, prévu, petit feu
apparemment contrôlé..., pendant que
dans les rues, les rumeurs à pleins
poumons ne se font plus atteindre.

La douce France a voté une loi pour tirer à
balles réelles sur les manifestants, en
Norvège, un fanatique des néo-nazis fait

irruption pour tuer des jeunes, en Angleterre, ça brûle littérairement, au Chili, un carnaval de jeunes demande de l'éducation sans avoir besoin d'hypothéquer la vie...

Nous avons privatisé tout en donnant à nos bourreaux ?... le privilège de nous enchaîner.

Le futur et ce présent que nous sommes et qui se construit à chaque bruit du clavier sous mes doigts, à chaque passage en caisse, à chaque achat, à chaque clic sur la souris...

Nous n'avons créé que des Anonymous...

Pourtant Alice, toi qui aurais pu t'appeler Inès ou Lilly,

t'avais un prénom

avec lequel je pouvais te reconnaître

Femme-Aimée.

Et je passerais demain te voir dans ta
librairie, boire un thé phénix, prendre le
livre des cronopes que je t'ai réservé pour
les offrir aux amis voyageurs d'espoir et
peut-être pour aller trouver l'amour, vu que
je n'ai pas pu aller en Grèce, un livre de
Duras ou le Banquet de Platon devraient
faire l'affaire..

Le petit cronope qui m'habite
s'agite, se balade...

il se promène par le ventre et je ressens
ce vide papillon

parfois il est au cœur comme un clin d'œil
et dernièrement je l'ai trouvé en train de
dormir

du côté des poumons, comme si le souffle
de la

respiration pouvait l'amener vers un doux
rêve.

Quel pouvoir cronope, t'as en moi?

je te sens battre dans enme regarder,
m'animer

me porter ton énergie révolutionnaire...

et tu me fais trembler comme un infini qui
contient un infini.

Hélas, cronope, parfois j'ai peur, peur de
perdre pieds, peur de

somber dans la fatigue de l'irréalisable,
moi la tout-puissance des mondes

possibles contenus dans le contenant

j'ai peur de tout faire tomber

de lâcher, de perdre le rire,

je ressens que tu donnes la main

à mon sourire qui est parfois au bord de
l'abîme.

Petite main de cronope, si chaleureuse, si
chanteuse...

10h17 un 17 Novembre, t'écris...

Tu me parles de ta muse et je te regarde
du coin de l'œil, j'aime te voir, tu marches
sûr et léger et on dirait que t'as gagné
deux centimètres ou que t'as rajeuni...

T'es rayonnant et tu parles de soleil, de
lumière, d'étoiles...

Poussières d'étoiles que nous sommes
Morceaux de ciel bleu qui passent par ma
fenêtre
Terre bleue d'Amstrong
Océan dans ton lit
Ton bleu jean qui a du mal à tenir
Le son de la braguette
Le velours de tes bras poilus qui
m'entourent par la taille

La rivière traversant la caverne
Un écho se fait
Des murmures
Dans le silence

Ton souffle

Flûtes
Encore un souffle

Au bord de tes yeux bleus habitent les
oiseaux

Battement des ailes

Brise, souffle, flûte, voies lactées

La lettre N° 13 aux Corinthiens

La louve étire son dos et respire

Bol d'air frais, rosée du matin,

Fragile passe à la radio

Paroles douces

Lèvres humides

Rocher palpitant au fond de la grotte

Spirale d'écume

Unité, complétude, sérénité

Poème rieur et espiègle

Viens, viens..., je veux t'embrasser

Vent à l'entendement

apprivoise-moi

Ta peau transpire
et plus qu'empiriquement
Je confirme que
T'es à 65% d'eau
sur mes doigts
Et je te lèche sans pudeur
mot des maux amour

bleuâtre caresse
étoile filante
point
silence
fin du fil de la phrase

Tremblement de la voyelle
avant d'entonner le fait de
n'avoir plus soif
suspendue soutenue

Tu me réinvites à la flamme créative,

comme celui qui me ramène à la vie.

Je marche par le pays des doux, je
découvre un monde coton, souriant..
Manqué...

Ce monde de l'abondance, de la
générosité de ce que nous avons tous, car
nous sommes ce que nous sommes grâce
à ce que nous sommes ensemble, et nous
sommes heureux.

Vagues

après le concert de Charlie Winston et de
Fukushima

Bombom colorée

Ballon orangé

Danse sur le nuage

Mots coton

Lift me

Gently

Soft

Silence

de ta chanson
Souffle
Susurro
of your voice

Langue
Universal
de ta vibration
sonnore

Hearth Ear
Terre t'erras...
être vivant
sous mes pieds
nus je te sens
et je marche
sur ton dos
lentement
empreinte effaçable
du voyageur

responsable

aimante

je vagabonde

sur tes mots

et je te cherche

liberté, t'es où ?

free liaison du son

improvisation du blues

bleue montgolfière

du mont d'amour

parole remontée

du plus profond

des connexions inconnues

lac des connaissances

vagues

vagabond

démarche

marche, marche

pas innocent
gently
lift me
pour les pas de
la vie

et puis plus
pluie des
braves
gouttes
me
live
you
ciel

J'enterre la militante et je donne
naissance à la pacifiste...

Je me balade par l'université d'Attac %,
les personnes s'appellent militants, me
demandent si je le suis, je me regarde
avant la réponse et je rigole d'une manière

bête et je dis : Non, je ne le suis pas. Je ne le suis plus :)

Plus envie de guerres, ni des mots de guerre, la guerre tue.

Ça suffit ce monde du combat. Je ne veux plus.

Ras-le-bol d'une société meurtrière.

Point à la ligne.

Je ne suis plus contre, car 1% uniquement donc il reste 99% !

99% d'humain-e-s qui s'indignent avec les autres.

99% d'humain-e-s qui font presque 7 milliards sur une surface terrestre de 149'400.000 Km² et certainement pas tous habitables, une planète qui nous appelle à la ré-habiter, appel de la pachamama, à l'aimer autrement que par l'avidité.

Les droits de la terre ont été écrits pour la première fois dans l'histoire du monde occidental lors de l'assemblée constituante par les peuples de l'Équateur,

c'est si important dans notre vie humaine,
comme les droits des hommes, des
femmes, des enfants... Nous en parlons
peu aujourd'hui, mais nous parlerons
davantage dans le régime du bien vivre à
venir...

Chant du loup

Chant du loup
du fond de la nuit
je t'offre la lune
pour te sortir
des reflets de ta caverne
et j'hurle
des hurlements d'amour
du sommet de la montagne
appel à la meute des éveillés
pour malgré tout
pleurer
la mort de Midas
Convois des magiciens

des ensorceleurs
des poètes
pour fêter ta lumière
dans les ténèbres
Celle que ton cœur
licorne liqueur
me donne à boire
à chaque instant
du son
du tambour
du profond de ton ventre
sauvage
Gaïa Pachamama
celle qui connaît
le flux
de l'air et du fleuve
épaisseur du tatouage
sur ton épaule
les éléphants violets
des Andes

relier les fils de tes muscles
les racines de l'arbre
travail de la terre fertile
pour te ramener
des bras d'Hadès
égrégore incarné
en ré mineur
chant fraternel
du tissage des liens
accordeur des arc-en-ciels
danseurs
Le monde nouveau s'approche
les peuples ont conscience
et notre énergie
onde sinusoïdale
musique du
Sol majeur
capable de t'aimer
t'embrasseront du poème

chant du loup
du fond de la nuit
je t'offre la lune
pour te sortir
des reflets de ta caverne

Ainsi la louve sort,
rennait,
se met debout
et devient Femme.

* * *



Photographie : Aminata Dabo

Artiste et humaniste
Andrea Caro définit son travail de création à partir de triades : - un regard solidaire, un regard esthétique, artistique et un regard libertaire, toujours en construction. Vous pouvez le visualiser sur le site web :

<http://andreacaro.praksys.net/>

Ses études en communication sociale à Bogota-Colombie et ses recherches sur une économie juste ainsi que le rôle de l'artiste multimédia comment acteur de création des mondes possibles l'ont mène à vivre des belles expériences et aventures :

- Co-crédation d'un projet holistique et d'éco-village avec les compagnes et compagnons d'Emmaüs 82. Depuis 2006.

- Initiatrice du Collectif Humanité Équitable : Le CHE ! afin d'expérimenter des idéaux et de tendre vers nos cohérences ici et maintenant.

Coorganisatrice du Festival Humanité Équitable.

- Cofondatrice de l'association Folies pour informer, former et accompagner à l'économie solidaire.

www.folieseconomiesolidaire.org

- Co-crédatrice et co-porteuse de la Monnaie Citoyenne Toulousaine : Le Sol*-violette.

www.sol-violette.fr